

Société Française d'Archéologie

89^e CONGRÈS

ROUEN — 5 au 12 Juin 1926

Notre Conseil avait depuis longtemps remarqué, et non sans étonnement, que depuis sa fondation, la Société n'avait jamais tenu de congrès à Rouen, mais seulement quelques courtes séances en 1842, 1859 et 1868, même le 30 mai 1876, date mémorable pour moi, celle de mon admission dans les rangs de la vénérable S.F.A., déjà un demi-siècle ! Il convient d'y ajouter notre excursion des 30 et 31 mai 1910, qui réunissait une cinquantaine des nôtres à Rouen, Boscherville, Caudebec, Saint-Wandrille et Jumièges.

M. Lefèvre-Pontalis songeait d'ailleurs, depuis plusieurs années, à réparer ce regrettable ostracisme; il n'aura pas eu, hélas ! la joie de voir réunis autour de lui ses fidèles disciples et amis dans cette grande ville si remarquable par ses monuments, ses industries, son port et son admirable situation dans la riante vallée de la Seine.

D'autre part, nous pensons que les mânes d'Arcisse de Caumont, notre vénéré fondateur, d'origine si profondément normande, ont dû tressaillir d'une vive allégresse, s'ils ont pu apercevoir ses descendants, débarquer en rangs serrés dans l'antique cité de Rotomagus.

Cette fois encore, j'avais pu devancer de trois jours l'appel officiel, en prenant la voie la plus directe, du moins à vol d'oiseau, par Beauvais, Gisors et Pont-de-l'Arche, non sans évoquer les douloureuses étapes de l'exil péniblement effectuées par la route de terre, au moins jusqu'à Gisors, aux dates tragiques des 30 août 1914, 26 mars et 10 juin 1918, où, en compagnie des vieillards, des femmes et des enfants de ma commune, nous quittions, comme tant d'autres, nos foyers menacés, pendant que les plus valides; même chargés de famille, tous mobilisés, ne pensaient qu'à défendre le sol sacré de la Patrie envahie et en trop grand nombre, hélas ! succombaient en glorieux héros devant l'ennemi; aussi, me permettez-vous de leur adresser ici le solennel hommage qui leur est bien dû, même après les années écoulées.

Les adhésions furent donc particulièrement nombreuses pour notre 89^e congrès qui comptait plus de 200 inscrits.

Le cantonnement fut plus facile peut-être qu'à Blois, mais plus coûteux; cependant, grâce à l'inépuisable obligeance d'un ancien condisciple et ami de Compiègne, quelques-uns d'entre nous purent se loger et se nourrir à des prix abordables, ce dont je ne saurais trop le remercier ici. Deux jours avant le congrès, il nous conduisit à Pont-de-l'Arche, visiter son importante église des xv^e-xvi^e siècles et ses beaux vitraux, puis à Louviers où nous pûmes admirer sa curieuse église avec son magnifique porche flamboyant et ses vieilles maisons de bois qui se reflètent dans les multiples bras de la rivière d'Eure.

Le lendemain dimanche, une modeste Citroën nous emmène par la Bouille, les Moulineaux et Bourg-Achard saluer au passage les cloches de Corneville et faire une première escale à Pont-Audemer, petite ville bien située sur la Risle; nous y visitons l'église Saint-Ouen qui possède une remarquable série de vitraux Renaissance et une clôture en bois du xvii^e siècle, puis nous nous hâtons vers Honfleur, où un déjeuner réparateur à l'hôtel réputé du Cheval Blanc, bien situé en face du Bassin; nous jetons un coup d'œil sur la Lieutenance, curieux reste d'une forteresse du xvi^e siècle, et visitons avec intérêt l'église Sainte-Catherine, toute construite en bois, sauf la façade, près du bassin de l'Ouest, l'ancienne église Saint-Etienne et une maison de bois de la Renaissance qui renferme le Musée d'Ethnologie normande avec une reconstitution d'un intérieur normand, organisé par la Société du vieil Honfleur sous l'impulsion de son actif président, M. Léon Le Clerc, que j'avais connu à Alençon l'année dernière et que j'ai le plaisir de saluer dans son Musée.

Nous ne pouvons, d'autre part, quitter Honfleur sans gravir la rude côte de Grâce jusqu'au Calvaire de Notre-Dame de Grâce d'où nous jouissons d'un énorme panorama sur Le Havre, Graville, Honfleur et le large estuaire de la Seine.

La route de retour nous ramène par Pont-Audemer, Montfort-sur-Risle et Bourgheroulde; non sans quelques pannes, la dernière en vue de Rouen, ce qui nous procure l'imprévu d'y rentrer presque à

la nuit close, après une journée bien employée avant la semaine officielle.

Conformément au programme, la séance d'ouverture du Congrès a lieu le lundi 7 juin, à l'Hôtel de Ville de Rouen, sous la présidence de M. Marcel Aubert, entouré de M. Etienne Michon, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique; de M. Dubreuil, député, maire de Rouen; de M. Ceccaldi, préfet; de M. Chirol, du commandant Quenedey, du docteur Coutan, du chanoine Jouen, de M. Jean Lafond et des membres du Conseil de notre Société, de l'architecte Bilson, vice-président de la Société des Antiquaires de Londres, de M. Saintenoy, délégué du roi des Belges.

M. Michon félicite notre directeur de sa récente nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. M. Dubreuil, maire, M. Ceccaldi, préfet, le commandant Quenedey, M. Pierre Chirol, M. Saintenoy, M. Aubert prennent successivement la parole pour nous souhaiter la plus cordiale bienvenue, et tous recueillent les applaudissements nourris des congressistes qui arrivent successivement à ce premier rendez-vous de nos assises annuelles et amicales.

Les tournois oratoires à peine terminés, nous descendons les degrés imposants du vaste escalier municipal pour nous hâter de suivre au pas accéléré le commandant Quenedey, qui nous fait parcourir les vieux quartiers de l'ancienne ville et nous explique rapidement les vieilles maisons et

leurs curieuses façades, très nombreuses encore malgré les redoutables travaux dits d'édilité, exécutés au siècle dernier.

La rue Eau-de-Robec, une des plus curieuses, compte encore plusieurs maisons de la Renaissance, ainsi que les environs de la place de la République, les rues Louis-Brune, des Augustins, des Bonnetiers, du Bac, des Fourchettes, etc.

La première visite de l'après-midi fut pour Saint-Ouen, dont M. André Masson nous explique l'histoire et la construction et nous fait admirer notamment le célèbre portail de Marmousets avec son porche du xv^e siècle surmonté d'une vaste salle de bibliothèque, sans oublier le bénitier de droite en entrant qui reflète la grande voûte d'une façon assez curieuse, à la grande joie des enfants et même des parents.

De Saint-Ouen, nous allons à Saint-Maclou, guidés d'abord par le chanoine Jouen qui nous montre cette merveille de l'architecture flamboyante avec porche à pans coupés, de belles verrières, malheureusement mutilées, puis son curieux escalier de la tribune de l'orgue, à propos de laquelle M. Vitry nous expose que les colonnes de marbre qui la soutiennent peuvent seules être attribuées à Jean Goujon, tandis que les portes de l'église, contrairement à la tradition, ne semblent pas être l'œuvre du grand sculpteur.

Nous ne pouvions omettre de visiter l'ancien cimetière ou charnier dénommé l'Aître Saint-Maclou, entouré de galeries de bois où est sculptée une danse macabre.

Nous nous dirigeons ensuite vers la Cathédrale dont notre directeur nous explique savamment les origines et la construction; on sait que trois tours la dominent; la plus ancienne, celle de gauche, dite de Saint-Romain, haute de 75 mètres; celle de droite est la tour de Beurre, du plus beau style flamboyant, ainsi nommée parce qu'elle fut construite avec le produit des dispenses versées par les fidèles pour user du beurre en Carême; la tour Centrale, haute de plus de 140 mètres, toute entière en fonte, dont l'ascension permet d'avoir sur la ville un magnifique panorama. J'ai cru pouvoir, cependant, me dispenser de la renouveler à l'occasion du Congrès, l'ayant déjà faite jadis.

Les façades des croisillons du transept, qui s'ouvrent au sud par le portail dit de la Calende, et au nord par celui des Libraires; portent de nombreux bas-reliefs qui nous sont expliqués par Mme Lefrançois-Pillion, qui les a depuis longtemps si patiemment étudiés dans le Bulletin monumental.

À l'intérieur, il faut remarquer les onze travées de la triple nef, le déambulatoire et les chapelles rayonnantes du chœur, les belles stalles de la Renaissance, les vitraux et surtout les tombeaux des cardinaux d'Amboise et celui du sénéchal de Brèze.

L'après-midi se terminait par une réception officielle du Congrès par la Municipalité à l'Hôtel de Ville. M. Dubreuil, le distingué maire, dont les glorieuses cicatrices attestent la conduite héroïque pen-

dant la grande guerre, nous fait un historique fort intéressant de la cité gauloise et romaine de Rotomagus; il nous accueille si cordialement, avec les édiles qui l'entourent, que nous nous considérons presque comme citoyens de Rouen pendant la semaine du Congrès. Notre directeur lui répond d'une façon non moins délicate et la cérémonie se termine par le lunch traditionnel.

La première excursion, le mardi 5 juin, comportait, pour commencer, le seul trajet en chemin de fer du Congrès par la vallée de la Scie de Rouen à Dieppe où nous commençons à recevoir quelques averses assez copieuses, préludes de celles qui ne nous épargneront pas les jours suivants; elles nous rappellent le vieux dicton normand sur Rouen, souvent dénommé lacrymatoire de la Normandie.

Nous débarquons donc à Dieppe en longeant le bassin Bérigny et le bassin Duquesne pour gagner l'église Saint-Jacques où M. Desboulères nous explique les différentes phases de sa construction sans négliger la riche chapelle érigée au xvi^e siècle par le célèbre armateur Ango; nous allons ensuite à l'église Saint-Remy, tout entière de xvi^e siècle.

Nous terminons cette trop courte visite de la patrie de l'illustre amiral Duquesne par le vieux château qui conserve encore un donjon, quatre tours et un pont-levis, mais l'inexorable horaire nous permet à peine, du haut du château, de jeter un coup d'œil sur la mer d'Émeraude. J'évoque cependant un lointain souvenir, car

c'est à Dieppe que je contemplai pour la première fois la mer, vers l'aube de ma dixième année, il y a quelques soixante ans, hélas ! A peine pouvons-nous aussi regarder les vitrines des joailliers dieppois, leurs célèbres et délicats ouvrages d'ivoireries renommés dans le monde entier.

Après un excellent déjeuner à l'hôtel Régina, nous retrouvons les cars bleus de l'année dernière, de la Société des Grands Voyages (Le Bourgeois), au nombre de huit, qui nous feront dévorer de nombreux kilomètres, sans le moindre incident, pendant nos quatre journées d'excursions.

La première étape nous arrête à Arques, dont le nom évoque la fameuse victoire de Henri IV en 1589; l'église du xvi^e siècle, avec son jubé et des vitraux de la Renaissance, le château surtout, fièrement campé sur un promontoire, mérite notre visite, qui, grâce au commandant Quenedey, est rendue fort intéressante; il nous montre comment la fortification a été conçue avec une double enceinte, ses deux grosses tours, son donjon rectangulaire et sa large plateforme; nous avons grand peine à en faire le tour, sur un terrain rendu glissant par les averses qui nous poursuivent inconsidérément au manoir du célèbre armateur Ango: belle construction de la Renaissance avec sa loggia ornée de fines sculptures, et son énorme colombier en briques rouges et silex d'un charmant aspect. Nous nous hâtons pour voir l'église de Sainte-Marguerite où M. Deshoulières nous fait remarquer les caractères de l'école romane normande, puis l'église de Bourg-

Dun que nous explique le docteur Coutan, et où l'on remarque des fonts baptismaux du xvi^e siècle, surmontés d'un haut couvercle de bois et d'une potence en fer servant à le soulever lors des cérémonies. Puis nous rentrons à Rouen où nous devons terminer la journée par l'assemblée générale statutaire pour réélire, toujours avec une touchante unanimité, les membres sortants du Conseil, nommer des inspecteurs aux postes vacants, admettre les nouveaux membres et émettre, comme chaque année, les vœux intéressant la conservation des monuments dont l'état plus ou moins précaire nous est signalé par nos inspecteurs départementaux.

* * *

Le mercredi 9 juin, à 7 heures, malgré une pluie fine qui heureusement cessera dans la matinée, les huit auto-cars qui nous attendent chaque matin à l'ombre de Saint-Ouen, se garnissent rapidement pour faire leur premier arrêt à Auffay où M. Valéry-Radot nous expose d'une façon lumineuse les points de contact des écoles de l'Île-de-France et de Normandie ; nous remarquons aussi l'Hôtel de Ville avec ses deux amusants Jacquemart dénommés Houjon-Bénard et Paquet-Sivière.

Dans l'église de Presles, nous voyons rapidement les peintures très endommagées et un beau rétable flamand en bois sculpté.

L'imposant château de Mesnières est savamment commenté par M. Paul Vitry qui nous expose comment on peut le dater du milieu du xvi^e siècle et y signale des

comparaisons fort intéressantes avec Chambord et le Louvre.

Nous remontons ensuite la vallée de la petite rivière de la Béthune pour gagner Neufchâtel-en-Bray, où un déjeuner réparateur nous permet d'apprécier les fromages dits bondons de Neufchâtel.

Neufchâtel, centre agricole important, possède une église des XIII^e et XVI^e siècles avec une flèche inachevée et une intéressante maison en bois que nous visitons rapidement pour gagner Bosc-Border où M. Jean Lafond nous montre le curieux porche en bois de l'église et nous donne sur les huchiers du XVI^e siècle de très intéressants renseignements qu'il complète à l'étape suivante de Blainville-Crevon, où il nous explique les sculptures des 42 stalles et les superbes vitraux de la fin du XV^e siècle.

Nous visitons ensuite, guidés par M. Vitry, le beau manoir rural de Martainville de la fin du XV^e siècle, fort bien conservé, et terminons la journée par le célèbre colombier de Boos où M. Banchereau nous fait admirer les curieuses mosaïques en briques vernissées avec une frise de carreaux de faïence, exécutés sans doute par les célèbres céramistes rouennais.

Pour commencer la journée du 10, il nous faut faire une longue étape de plus de 60 kilomètres; nous saluons Yvetot au passage sans nous y arrêter, pour arriver aux ruines encore considérables de l'abbaye de Valmont; M. Vallery-Radot nous y explique l'ordonnance de la nef, de la chapelle et des pierres tombales; mais

une grande partie des voûtes détruites nous les fait douloureusement comparer aux ruines causées à nos monuments du Nord par les terribles bombardements de la grande guerre.

De Valmont à Fécamp, la distance n'est pas longue, heureusement; M. Vallery-Radot nous y décrit les dispositions de la vaste abbatale de la Trinité construite du XII^e au XV^e siècle. L'appétit aiguisé par la longue randonnée de la matinée arrive pourtant à se satisfaire avec le copieux menu de l'hôtel Canchy et du Chariot d'Or, illustré d'une vue du château de Pierrefonds (qui l'eût cru ?) et d'une symbolique bouteille de Bénédictine. C'est malheureusement, faute de temps, tout ce que nous pouvons goûter de la distillerie où se fabrique la célèbre liqueur; nous vivons dans l'ère des restrictions, ne l'oublions pas !

Nous quittons donc Fécamp pour nous rendre à Etretat, où nous admirons les énormes colonnes et le portail bien normand de l'église, mais où, comme à Fécamp, nous ne voyons la mer que par persuasion; cependant, quelques-uns des nôtres se hasardent à quitter la colonne pour aller admirer les célèbres falaises, mais ils manquent le départ des cars et doivent rentrer à Rouen par voie de fer; on ne peut avoir tous les agréments en même temps !

La caravane officielle continue cependant sa randonnée par Montivilliers où MM. Vallery-Radot et Bilson nous donnent d'intéressantes explications sur les pre-

mières voûtes d'ogives en Normandie ; nous admirons aussi la galerie du cimetière, ornée de sculptures du xvi^e siècle et qui rappelle l'Aître-Saint-Maclou.

A Graille-Sainte-Honorine, M. Deshoulières nous montre la curieuse église romane, reste aussi de l'abbaye, dont nous gravissons péniblement les degrés.

Au pied de la flèche ajourée, de plus de 80 mètres de haut, de Harfleur, nous jouissons, comme à Graille, d'une vue étendue sur Le Havre, sa rade et l'immense embouchure de la Seine, jusqu'à Honfleur, mais l'heure nous presse, il nous faut prendre la route du retour par Saint-Romain de Colbosc et Bolbec, jusqu'à Yvetot, où l'hôtel des Victoires nous réserve une aimable hospitalité ; en l'absence de son roi légendaire autrefois tant chansonné, mais toujours invisible, sur l'invitation mal déguisée de l'intrépide groupe de jeunes chartistes et architectes qui placent délicatement un idéal bonnet de coton d'étoffe soyeuse sous la serviette d'un vétéran du Congrès, celui-ci ne croit mieux faire que d'en recouvrir son vénérable chef et de revêtir ainsi le titre éphémère de pseudo roi d'Yvetot, à la grande joie des convives présents à cet intermède imprévu.

Mais l'aiguille tourne, inexorable ; il faut songer à la retraite sur Rouen, où nous arrivons sans avatar, au milieu des ombres de la nuit, heureusement, sans la redoutable séance du soir, avant de nous jeter dans les bras du bienfaisant dieu Morphée.

La journée du vendredi, comme celle du lundi, était consacrée à la ville de Rouen,

et c'était à peine suffisant. Nous commençons par l'archevêché et sa belle façade de la rue Saint-Romain; M. le chanoine Jouen nous en fait parcourir les caves, les cuisines, les salons ornés de toiles représentant les vues de Dieppe, de Gaillon, de Rouen et du Havre, sans oublier la chapelle de l'Officialité, et nous explique les divers agrandissements du Palais par les cardinaux d'Estouteville et d'Amboise.

M. Chirol nous retient quelques instants au milieu du vacarme des voitures et des passants, en face de la grosse horloge — ou du Gros Horloge comme on l'appelle à Rouen — grande arcade gothique qui traverse la rue, ornée de 2 cloches légendaires : la Cloche Ribaud et la Cloche d'Argent, et deux immenses cadrans.

Conduits par M. Chirol, le Palais de Justice devait nous retenir plus longtemps. Ancien Echiquier de Normandie construit aux xv^e et xvi^e siècles, on ne peut se lasser d'admirer sa façade principale si délicieusement sculptée. Le milieu est occupé par une jolie tourelle ornée de statues en costume de l'époque de Louis XII, Anne de Bretagne, Georges d'Amboise et François I^{er} sous le symbole d'un laboureur, d'une paysanne, d'une grande dame, d'un seigneur, d'un moine et d'un artiste. On accède à la salle des Pas-Perdus ou des Procureurs par un escalier monumental sur les gradins duquel s'échelonnent les nombreux congressistes, devant l'objectif de notre opérateur habituel, l'obligeant confrère Olivier, pour le groupe du Congrès.

Sous la conduite aimable d'un des pré-

sidents de Chambre de la Cour d'Appel, nous parcourons les diverses salles d'audience pour terminer par la Cour d'Assises, ancienne salle des séances du Parlement, ornée d'un magnifique plafond en chêne doré et sculpté.

Sur la place voisine du Vieux-Marché, aux environs de laquelle fut dressé l'infâme bûcher de l'héroïque Jeanne d'Arc, le 30 mai 1431, une plaque, placée sur l'une des façades des Halles, rappelle à peine ce souvenir tragique de notre histoire nationale.

Sur la place de la Pucelle, s'élève l'hôtel de Bourgtheroulde dont les bas-reliefs, malheureusement mutilés, racontent l'entrevue du Camp du Drap d'Or et le triomphe de Pétrarque.

Il faut nous hâter pour aller par les vieilles rues de la Vicomté et aux églises Saint-Vincent et Saint-Godard; M. Jean Lafond nous explique les magnifiques vitraux de ces deux églises où ont travaillé les célèbres verriers Engrand et Jean le Prince, auteurs des vitraux de Saint-Etienne de Beauvais.

L'après-midi, les tramways nous conduisent sur la rive gauche, à Petit-Quévilly; les peintures des voûtes de l'église, peut-être du XIII^e siècle comme celles de l'église Saint-Paul, ont été très étudiées par notre confrère le docteur Coutan qui a bien voulu nous les expliquer sur place.

Le reste de l'après-midi est malheureusement trop court pour terminer la visite de Rouen; le donjon de l'ancien Château, devenu la Tour-Musée Jeanne-d'Arc, le

Musée des Antiquités, avec ses galeries de la Mosaïque Cochet et Langlois, le Musée de Ferronnerie, le Musée de Peinture, le Musée de Céramique, si bien classé par le regretté Gaston le Breton, l'incorrigible causeur dont j'eus le plaisir de faire la connaissance au Congrès d'Arras, en 1880, dans les temps héroïques.

C'est notre dernier jour à passer dans cette belle ville, que nous ne pouvons avoir eu la prétention de connaître comme elle le mérite; en raison du temps brumeux des matinées, nous n'avons pu, du haut de la célèbre côte de Canteleu, jouir du beau panorama de Rouen et du val supérieur de la Seine; aussi quelques-uns d'entre nous gravirent la colline de Bon-Secours pour y visiter son église moderne et y saluer avec émotion, sur le Plateau des Aigles, le monument élevé en l'honneur de Jeanne d'Arc par les soins d'un ancien archevêque de Rouen, Mgr Thomas, mais aussi pour admirer l'immense vue sur Rouen et les deux rives de la Seine; puis, à la hâte, nous parcourons les grandes artères de la ville. Les rues Jeanne-d'Arc, du Grand-Pont, de la République, Thiers, les boulevards de ceinture, les quais du Havre et de la Bourse, centre de la vie commerciale avec le célèbre café Victor connu dans la France entière, et la statue un peu vétuste du Grand Corneille, sans oublier celle de Pouyer Cartier.

Cependant, nous ne pouvions nous dispenser d'assister à la dernière séance du soir; nous avions eu précédemment des communications de M. Vitry sur Gaillon,

du commandant Quenedey sur l'architecture militaire en Normandie, de M. Jean Lafond sur le peintre Verrier Arnould de Nimègue; aujourd'hui c'était le palpitant palmarès toujours élaboré par le Conseil avec un soin minutieux : la grande médaille de vermeil est attribuée au savant architecte anglais John Bilson; le prix Eugène Lefèvre-Pontalis à notre inspecteur général M. Robert Triger, du Mans; des médailles de vermeil à MM. Chirol, Quenedey, Deglatigny, Jean Lafond, Vallery-Radot; rappel de médailles de vermeil à Mme Lefrançois-Pillion, docteur Coutan, abbé Blanquart, des Forts et Collin; le prix Travers à M. Allinne; médaille d'argent au chanoine Jouen, à MM. Auvray, André Masson, Louis-Marie Michon et Etienne Deville, en y joignant diverses médailles de bronze, toutes proclamées avec des applaudissements nourris.

Le dernier jour des excursions fut peut-être le plus intéressant; nous cotoyons toujours la vallée inférieure de la Seine, après avoir gravi la côte de Canteleu, malheureusement bien embrumée. Nous visitons, avec M. Michon, les restes de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, fondée au XIII^e siècle, et qui rappelle les grandes abbayes de Caen et celle de Lessay, puis la salle capitulaire, aux sculptures gracieusement ornées.

Saint-Vandrille, l'ancienne abbaye de Fonteneille, n'a conservé malheureusement que des ruines encore importantes de son ancienne splendeur; on y accède par une belle porte du XVII^e siècle pour entrer dans

le cloître voisin de la porte de l'église du XIV^e siècle et du réfectoire des XII^e à XV^e, avec un beau lavabo de la Renaissance; M. Aubert nous en décrit toutes les parties intéressantes, et nous saluons au départ le propriétaire très avisé de ces belles ruines, M. Chappée, du Mans, qui a bien voulu nous en faire les honneurs.

Nous arrivons bientôt à Caudebec, aux si curieuses maisons de bois dans de petites ruelles archaïques. L'église Notre-Dame est ornée extérieurement de délicates sculptures formant de grandes lettres comportant des versets du *Magnificat* et du *Salve Regina*; les verrières et le Saint-Sépulcre de la Renaissance ne sont pas moins remarquables.

L'hôtel réputé de la Marine abrite notre dernier repas en commun; nous y battons le record du nombre avec 212 figurants qui peuvent cependant satisfaire leur appétit de façon convenable! L'ami de Rouen, toujours complaisant, vient nous y rejoindre et emmener deux d'entre nous à Villequier, où la Seine devient de plus en plus imposante; nous y visitons l'église et ses belles verrières, puis saluons au cimetière les tombes de Mme Vacquerie, fille de Victor Hugo, et de sa famille, victimes d'un naufrage devant Villequier, en 1843.

Nous repartons vivement à Caudebec pour rejoindre la colonne avant son départ pour Jumièges où M. Michon nous donne une très intéressante description des célèbres ruines de l'abbaye.

Mme Lepel-Cointet, qui habite l'ancienne maison abbatiale du XVII^e siècle, nous en

permet la visite, et tient à nous recevoir, bien que nonagénaire et complètement aveugle; elle insiste pour qu'on lui cite ceux d'entre nous qui furent reçus par elle lors de notre excursion du 31 mai 1910, quand M. Lefèvre-Pontalis lui remit la grande médaille de vermeil que le Conseil lui avait votée, et nous en sommes vivement émus.

L'ultime étape du Congrès fut à Duclair, où M. des Forts nous fit visiter l'église avec ses colonnes gallo-romaines de marbre réédifiées dans la nef; j'y retrouve un ancien compiégnois devenu juge de paix de ce canton depuis de longues années et que je suis heureux de revoir.

Bientôt nous reprenons à toute allure la route du retour pour faire la dislocation du Congrès sur la place du « Forum » Rouennais, nous y échangeons de nombreux et rapides serremments de mains, les anciens même osent promettre timidement aux jeunes de les retrouver l'an prochain au Périgord l'en nous remémorant le vieux dicton de Compiègne, cette fois appliqué à Rouen :

*Oncques ne sort de Compiègne (ou de Rouen)
Qui volontiers n'y revienne...*

Raymond CHEVALLIER.
